THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT 1353



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



Le Triomphe de la bienfaisance ou Hymen de l'humanité

LE TRIOMPHE DE LA BIENFAISANCE, OU L'AMI DE L'HUMANITÉ.

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.

PAR M. PASSOT DE SAINT-AIMÉ.

Représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, aux Variétés, le 25 Avril 1785.

Non ignara mali miseris succurrere disco. VIRG. ÆN.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Prix 1 liv. 4 sols.

A PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°. 64.

M. DCC. LXXXV.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
MILORD MONTAGU.	*M. de S. Aubin.*
RANDALL.	*M. de Valville.*
MILORD WALTRINGS, frère de Montagu.	*M. Bordier.*
EMILE, fils de Milord Waltrings.	*Mlle Tabraise cad.*
FANNI, fille de Randall.	*Mlle. Tabraise l'aîn.*
ZULMIRE, mère de Fanni.	*Mme Belfort.*
BERTRAND, } domestiques.	*M. Boucher.*
DUBOIS, } domestiques.	*M. Noël.*

La Scène est à Londres, dans la maison de Montagu.

LE

TRIOMPHE
DE LA BIENFAISANCE.

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

MONTAGU, EMILE, *assis devant une table & occupé à lire.*

MONTAGU, *d'une gaité noble.*

CE jour sera, sans contredit, le plus beau de ma vie. Une aussi belle occasion de faire des heureux est si rare !... Si je la manquais, je ne la retrouverais peut-être plus, &.... je me le reprocherais toute ma vie.... Randall... Les choses sont en bon train, j'ai découvert la demeure de sa femme & de sa fille, & l'on va les amener ici.

EMILE, *se levant.*

Qui, mon cher oncle ?

MONTAGU.

Mon enfant, tu m'en voudrais si je te le disais, & ce serait diminuer le plaisir que je prépare à ton ame sensible.

EMILE.

Mon ami, de grace, dis-le moi... Tu es si bon !

MONTAGU.

Tu le veux ? Tu en seras fâché, tu en seras fâché.

EMILE.

Non, non, apprends-moi, je te prie....

MONTAGU.

Eh bien, tu connais de réputation ce brave guerrier, qui, par mille exploits, illustra l'Angleterre, Randall, qui, maîtrisant la victoire, moissonna tant de lauriers.

EMILE.

Eh bien, mon ami?

MONTAGU.

Eh bien, le croirais-tu ? Ce grand homme est dans la plus affreuse misère.... Il n'a pas de quoi fournir à sa subsistance. Je l'ai vu atterré sous le poids de la douleur. Je l'ai considéré long-temps, mon cœur était déchiré en voyant ses soupirs, ses sanglots, combattre pour se faire passage ; & cette noble fierté que la gloire imprima sur son front, ajoutait encore....

EMILE, *avec vivacité.*

Ah ! mon ami, ne m'en dis pas davantage. Je te connais, je devine le reſte. Oui, je vais partager ton plaiſir... Hélas ! faut-il que pour moi un ſi beau jour ſoit obſcurci par...

MONTAGU.

Comment ? que dis-tu, mon enfant.

EMILE, *avec timidité.*

Ah ! j'ai bien... bien du chagrin.

MONTAGU, *avec le plus tendre intérêt.*

Du chagrin ?

EMILE, *avec embarras.*

Oh ! oui.... beaucoup... & depuis quinze jours.

MONTAGU, *d'un ton plus tendre que fâché.*

Depuis quinze jours, Emile ! depuis quinze jours ! Et... vous ne m'en avez rien dit ? Quoi ! vous ſouffrez des peines que je ne partage pas. Oubliez-vous que je ſuis votre oncle, & ſur-tout votre ami... votre ami le plus tendre ?

EMILE, *en poſture de ſe mettre à genoux.*

Pardon, ah ! pardon.

MONTAGU, *avec vivacité & le retenant.*

Que fais-tu, Emile ? Y penſes-tu, mon enfant ? Tu t'oublies, ce n'eſt pas là ta place. Preſſe plutôt ton cœur contre le mien, il y trouvera la confiance. Ouvre-moi ton ame toute entière, tu n'as rien à craindre, tu le ſçais.

EMILE, *du ton qui marque le plus profond accablement.*

Mon cher... mon cher Montagu !

MONTAGU.

Quoi ! tu héſites encore ? Eh ! depuis quand Emile a-t-il donc des ſecrets que je ne dois pas connaître ?

EMILE, *vivement.*

Non, il n'en eſt pas, il n'en eſt aucun que ce cœur qui te chérit ne ſoit prêt à verſer dans le tien. Celui que je renferme aujourd'hui, ce cruel ſecret, je brûle de le dépoſer dans ton ſein, mais...

MONTAGU.

Raſſure-toi, mon enfant, que peux-tu redouter ? Tu ſçais combien je t'aime, & tu n'ignores pas auſſi que l'indulgence eſt toujours compagne de l'amitié.

EMILE.

Tu me la promets, ton indulgence, je puis donc bien compter ſur toi ?

MONTAGU.

Tu ne m'aimes plus ſi tu peux en douter.

EMILE.

Eh bien, avant que tu partiſſes pour la campagne, ce cœur tout à l'amitié ne reſpirait que pour toi ſeul, tu le ſçais. Il t'aime toujours de même, &... cependant....

MONTAGU, *troublé.*

Cependant ?...

EMILE.

Un autre objet le partage avec toi. Oui, mon ami, & cet objet, je l'aime de toutes les forces de mon âme.

MONTAGU, *souriant.*

Eh quoi! voilà donc ce secret qui pesait tant à ton cœur! Tu aimes, & tu crains de me le dire? Vas, mon ami, rassure-toi, ce sentiment ne doit pas te faire rougir.

EMILE.

Il faut bien qu'il ne soit pas un crime, car mon cœur en goûte toutes les douceurs avec une tranquillité.....

MONTAGU.

Et... celle qui a fait naître un si beau feu est sans doute digne de toi?

EMILE, *avec chaleur.*

Digne! Ah! c'est moi, c'est moi qui crains de n'être pas digne d'elle. C'est la vertu, la vertu même..... Elle en a l'âme & toute la beauté.

MONTAGU.

Ou as-tu vu cet objet?

EMILE.

Chez mon père, dans les quinze jours que j'y ai passé pendant ton absence. Une chose seulement m'afflige.

MONTAGU.

Eh quoi!...

EMILE, *avec embarras.*

Elle est belle, mais elle est sans naissance & sans fortune.

MONTAGU.

Et voilà ce qui t'afflige ! Tu ne ſçais donc pas que c'eſt un bonheur de plus qui peut-être t'attend ? Qu'importe la richeſſe, quand on trouve la vertu. Elle eſt pauvre, tu es riche. Eh ! ſi tu lui faiſais partager ton ſort, les doux liens de l'amour qui l'uniraient à toi, ſeroient encore reſſerrés par ceux de la reconnaiſſance.

EMILE, *ravi de joie.*

Ah, mon ami ! mon cher bon ami!

MONTAGU.

Mais acheve. Comment as-tu connu cette jeune perſonne ?

EMILE.

Chez mon père où elle eſt venue pluſieurs fois avec ſa mère vendre des ouvrages de dentelles qu'elle fait pour ſubvenir à leur ſubſiſtance.

MONTAGU.

Comment s'appelle-t-elle ?

EMILE.

Fanni.

MONTAGU, *ſurpris.*

Fanni !

EMILE.

Tu la connais ?

MONTAGU.

Et ſa mère ?

EMILE.

Zulmire.

MONTAGU.

Zulmire ! Oh Dieu !

EMILE.

Mais, dis-moi donc, mon bon ami...

MONTAGU.

Cette Zulmire, cette Fanni... mon enfant, tu ſçauras tout bientôt. Oh ! jamais je n'ai été ſi heureux de ma vie.

EMILE.

Quels tranſports ! Mon cher oncle, de grace....

MONTAGU.

Ne t'inquietes de rien, eſpère. Avant la fin du jour tu ſçauras tout. Sois tranquille. J'ai affaire maintenant, laiſſe, laiſſe-moi ſeul. Vas, mon cher Emile, vas, mon bon ami.

SCENE II.

MONTAGU, *ſeul.*

QUELLE découverte ! Emile aime Fanni ! Cet amour va ſervir à mes deſſeins. Mais, ſi ſon père refuſait... Oh ! non, quand il ſçaura.... je ſuis sûr... Fanni eſt d'une naiſſance... Autrement le moyen de faire entendre raiſon à une tête auſſi légère ! Il n'y a donc que la fortune ? J'en ai moi. Eh ! puis-je mieux l'employer qu'à répandre le bonheur.

SCENE III.

MONTAGU, BERTRAND.

BERTRAND.

MILORD, elles vont venir dans un instant.

MONTAGU.

Bon. Allez ici près, au Parc Saint-James, vous y verrez, du côté de la terrasse, un homme de quarante-cinq à cinquante ans, appellé Randall. Il y est souvent seul ; il porte un habit rouge ; il vous sera facile de le remarquer à la sombre mélancolie empreinte sur son visage.

BERTRAND.

Oui, Milord.

MONTAGU.

Vous lui direz que Milord Montagu l'attend chez lui.

SCENE IV.

MONTAGU, *seul.*

IL me tarde qu'ils soient tous arrivés. Ah ! parbleu, ils vont être bien surpris.

SCENE V.

MONTAGU, DUBOIS.

DUBOIS.

MILORD Waltrings.

MONTAGU.

Faites entrer.

SCENE VI.

MONTAGU, *seul.*

A MERVEILLE ; il ne peut venir plus à propos.

SCENE VII.

MONTAGU, WALTRINGS.

WALTRINGS.

BON JOUR, mon frère, bon jour.

MONTAGU.

Mon frère, je suis votre serviteur.

WALTRINGS.

Tu es venu me voir, je le ſçais, tu ne m'as pas trouvé, j'en ſuis déſeſpéré. Je viens un peu tard te rendre ta viſite, mais perſonne ne mérite mieux d'être excuſé. En vérité, je n'ai pas un moment à moi, pas ce qui s'appelle un moment. D'honneur je ſuis écraſé, anéanti Rendez-vous par-ci, rendez-vous par-là, partie fine à ma petite maiſon, fêtes à la campagne, la chaſſe, les ſpectacles. Oh! il faudrait être de fer pour répondre à tout. Aujourd'hui encore, ſi je te diſais que j'ai plus de vingt paroles de données & auxquelles je manque pour l'amour de toi....

MONTAGU, *ironiquement.*

Je ſens tout le prix du ſacrifice.

WALTRINGS.

A propos, la campagne, comment l'as-tu trouvée? Eſt-elle jolie? As-tu eu bien du plaiſir? Oh! oh! Je n'y faiſais pas attention. Je ne me trompe pas? Comment diable! Un teint de roſe! Je ne te conſeille pas d'y retourner, mon cher frère.

MONTAGU.

Pourquoi?

WALTRINGS.

Pourquoi? Belle demande! Tu ne ſais donc pas que tu as-là une figure à te perdre de réputation. Dis-moi, en conſcience crois-tu faire paſſer cette mine-là pour une mine Philoſophique? Un Philoſophe un teint auſſi vermeil! Oh! bon Dieu! Mais, c'eſt une vrai figure à petit colet, ou le diable m'emporte.

MONTAGU.

Mon frère, ne vous déferez-vous jamais de ce ton de persifflage? A votre âge!

WALTRINGS.

Eh bien, eh bien, nous y voilà. Or, ça, mon cher frère, ne vas-tu pas t'embarrasser dans un labyrinthe de morale? Tu sais pourtant que je n'y réponds qu'en bâillant. As-tu déja oublié nos conventions?

MONTAGU.

Quoi?

WALTRINGS.

Que tu serais le très-humble serviteur de la Philosophie, tant qu'il te plairait en mon absence; mais qu'aussi-tôt que j'entrerais, elle me céderait la place. J'ai pris mon plis, mon cher; j'ai pris mon plis. Ce seul mot de raison me donne la fièvre, la gaité est ma folie. Fais le Caton tant que tu voudras, j'y consens; c'est ton plaisir, rien de mieux; mais le mien, c'est de m'égayer. Que veux-tu, chacun a sa manie; & quand je viens te voir, tu dois avoir un peu de complaisance, te plier à mon caractère; & être fou comme moi.

MONTAGU.

Cependant lorsque je suis chez vous.....

WALTRINGS.

Oui, j'entends; je suis toujours fou, n'est-ce pas? Mais, viens-y. Si je n'ai pas dorénavant avec toi l'air d'un Socrate, je veux que..... tu verras, tu verras; mais à condition que tu ne feras pas

tes visites longues ni fréquentes, car je sens d'avance toute la fatigue du rôle ; & si je le soutenais long-temps, oh ! je t'avoue bonnement que j'y succomberais, d'honneur ! Il y aurait de quoi me donner des convulsions.

SCENE VIII.

MONTAGU, WALTRINGS, BERTRAND.

BERTRAND, *à Montagu.*

MYLORD !

MONTAGU.

Eh bien ?

BERTRAND.

Eh bien, j'ai exécuté vos ordres. Je l'ai vu. Il était assis sur un banc. Je m'approche, je lui parle, il ne m'entend pas. Je parle plus haut, il lève enfin la tête, ouvre de grands yeux, comme s'il sortait d'un profond sommeil. —Vous me parlez, je crois, que me voulez-vous, Monsieur ? — Mon Maître, ai-je répondu, vous invite à vous rendre chez lui. —Votre Maître, mon ami ; & quel est-il ? — Mylord Montagu. —Je le connais de vue, m'a-t-il répondu ; mais vous vous méprenez. Il s'est levé d'une manière brusque & s'est en allé. Je n'ai pas osé le suivre, car il a un air ; mais un air qui m'a interdit, &.... je suis venu.

MONTAGU.

Il fallait insister.

BERTRAND.

J'ai voulu courir à lui ; mais il a continué sa marche d'un pas précipité, & je l'ai perdu de vue.

MONTAGU.

Cela ne m'étonne pas, les malheureux sont si faciles à blesser. Vous savez sa demeure, allez lui dire que je l'attends à souper ce soir, qu'il vienne, ou..... que j'irai le chercher moi-même.

BERTRAND.

Oui, Mylord.

SCENE IX.

MONTAGU, WALTRINGS, *regardant son frère d'un air moqueur.*

WALTRINGS, *ricanant.*

AH, ah, ah, encore quelque misérable, je gage? Il faut avouer, mon frère, que tu es bien bon.

MONTAGU, *d'un ton ferme.*

Je fais tout ce que je puis pour l'être assez.

WALTRINGS, *ricanant toujours.*

Toujours le même! Mais sais-tu que tu me fais pitié? Je voudrais bien que tu me disses quel est ton plaisir?

MONTAGU.

Vous ne le devinez pas ?

WALTRINGS.

Non, sur ma parole. Et entre nous, là, conviens donc, mon cher, que tu ne jouis pas au milieu de tes richesses ; car comment te sers-tu de ton bien ?

MONTAGU, *avec noblesse.*

En homme.

WALTRINGS.

Parbleu, je serais ravi au moins de savoir ce que tu en fais.

MONTAGU, *avec ame.*

Des heureux.

WALTRINGS, *éclatant de rire.*

Des heureux ! Il est bon. Ah, ah, ah. Commence donc par l'être toi-même ; car je doute....

MONTAGU.

Sérieusement, mon frère, vous doutez que je sois heureux ?

WALTRINGS.

Oui, d'honneur, j'en doute & très-fort.

MONTAGU, *tirant à part Waltrings.*

En ce cas, je vous trouve plus à plaindre que moi.

WALTRINGS.

A plaindre. Il est excellent, délicieux au possible, à plaindre moi ! Ah, ah, ah. Mais..... Je ne peux croire..... Sûrement tu veux rire.

MONTAGU.

Non, très à plaindre, vous dis-je.

WALTRINGS.

Moi! moi!.... Ma foi, je ne m'en ſerais pas douté. Mais réfléchis donc, mon cher, tu n'y penſes pas. Moi, à plaindre! Moi! qui vole de plaiſirs en plaiſirs, comme le léger zéphir, de fleurs en fleurs; moi pour qui tous les jours ſont des jours de fête. Eſt-il une femme charmante? Je me préſente..... Elle eſt à moi..... Je n'ai qu'à parler. Et je ſuis à plaindre!

MONTAGU, *ironiquement.*

Je conçois que c'eſt pour vous une ſuprême félicité que d'être l'heureux Sultan d'une beauté à la mode..... De la fixer.

WALTRINGS.

Fixer une beauté à la mode! Il s'y connaît. Ah! fixer, eſt impayable.

MONTAGU.

Mais tous ces plaiſirs, croyez-moi.....

WALTRINGS.

Sont les miens; & quand tu me plains, conviens donc que tu extravagues. Tu as beau chercher, tu le vois; en eſt-il un, un ſeul dont je ne jouiſſe.

MONTAGU.

S'il en eſt? Oui.

WALTRINGS.

Oui! Ah, par exemple, je ſerais curieux qu'on

me le citât. Eh bien, eh bien; voyons quel eſt ce plaiſir.

MONTAGU, *avec ſentiment.*

Le plaiſir le plus pur, le plus doux de la vie, celui d'eſſuyer les pleurs d'un infortuné.

WALTRINGS.

Oh! oui, c'eſt fort récréatif. Et tu nommes cela?

MONTAGU.

Un plaiſir divin.

WALTRINGS.

Pleurer, un plaiſir divin! Oh! pour le coup voilà du neuf. Moi, je n'ai jamais pleuré de ma vie, & je m'en trouve bien.

MONTAGU, *avec ſenſibilité.*

Ah! mon frère!

WALTRINGS, *le contrefaiſant.*

Ah! mon frère!

MONTAGU, *de même.*

Ce ſont les larmes de la joie la plus pure.

WALTRINGS.

Je ne connais point cette joie-là, ni ne cherche à la connaître.

MONTAGU.

J'apprends, ſuppoſons, qu'un honnête homme éprouve tout ce que l'infortune a d'horrible. Je cours à lui, je trouve un reſpectable père de famille, quatre enfans autour de lui pouſſant des cris douloureux que leur arrache la faim, une

tendre épouse, une mère sensible dont le cœur est mille fois déchiré par les soupirs étouffés, les sanglots & les souffrances qui l'environnent. J'arrive : ma présence arrête leurs cris, j'apporte la vie à cette famille éplorée, je rends le père à ses enfans, les enfans à leur mère; soudain je les vois à mes pieds qu'ils embrassent, qu'ils arrosent de leurs larmes, je sens couler les miennes, je les relève, j'entends dans leurs bouches les noms de bienfaiteur, de libérateur, de père..... Et je connais le bonheur, le seul durable & le seul qui soit digne de moi.

WALTRINGS, *qui a cessé d'écouter, chantonne.*

Je ne veux plus séduire.

MONTAGU.

Eh bien, mon frère, que répondrez-vous à cela?

WALTRINGS, *d'un air de distraction.*

Oui,..... oui, je me figure que la scène doit être... intéressante. (*Il bâille.*) Mais sérieusement, conviens donc quand on a du bien, l'employer ainsi, que c'est l'employer bien tristement; tandis que par mille plaisirs.....

MONTAGU.

Mille plaisirs!.... Voilà donc l'usage que vous faites de votre fortune. Et vous savez qu'il y a des hommes qui gémissent dans l'indigence; ce qu'on a de trop n'appartient-il pas de droit aux malheureux, ne le pas employer à leur soulagement, n'est-ce pas leur faire un vol impitoyable? Les richesses, mon frère, ne sont qu'un dépôt

sacré que le Ciel nous a confié ; oser en disposer follement, c'est se rendre criminel.

WALTRINGS.

Le pauvre garçon ! Il n'y est plus, il perd la tête. Se rendre criminel ! Mais, mon ami, il y a de quoi te perdre ; à ton compte, mon cher, tous les riches sont criminels.

MONTAGU.

Si je le pensais, je rougirais de l'être. Mais, non, mon frère, non. Les hommes sont bons, ils ont le cœur sensible & compatissant, chaque jour nous offre de la beauté de leur ame des traits qui font la gloire & l'honneur de l'humanité. S'il est des cœurs durs, qu'ils tremblent. La fortune a ses caprices. Tel était orgueilleux de ses faveurs, qui se voit souvent forcé de tendre une main suppliante.

WALTRINGS.

Il ne prêche pas mal..... Pas mal du tout.

(*il fait une pirouette, va au-devant d'une glace, se mire, fait des minauderies.*)

MONTAGU, *le regardant.*

Il me désespère. Je veux cependant te convaincre.

WALTRINGS.

Dis donc, le sermon est-il achevé? Tu dis que... Hem. Hem. Rien. Bon Dieu ! Comme le voilà enfoncé dans un abîme de réflexions morales ! Garre, garre, l'explosion.

MONTAGU, *rêvant.*

Il a été Officier sous Randall, il en a reçu de grands services..... Essayons. (*Haut.*) Mon frère, écoutez, écoutez, je vous prie.

WALTRINGS, *dansant.*

Laisse, laisse donc, je pense à un pas du Ballet de l'Opéra nouveau, qui est d'un frais, d'un brillant..... Il n'est pas aisé. Eh, eh.

MONTAGU.

Mon Dieu, laissez votre pas, écoutez-moi.

WALTRINGS.

Eh bien, quoi?

MONTAGU.

Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez lié d'amitié avec le Ministre?

WALTRINGS, *se caressant.*

Mais je m'en flatte, même beaucoup.

MONTAGU.

Et croyez-vous, si vous aviez besoin de lui dans une grande affaire qu'il s'employât avec chaleur?

WALTRINGS.

Avec chaleur? Sûrement, sûrement; il n'y a pas de doute à cela.

MONTAGU.

Vous en êtes bien sûr?

WALTRINGS.

Très-sûr, te dis-je, & pourquoi.

MONTAGU.

C'eſt que j'ai une grace à lui demander.

WALTRINGS.

Une grace ! C'eſt fort aiſé. Je lui écrirai deux mots. Dis-moi ſeulement....

MONTAGU.

Pardonnez ; mais la grace eſt d'une eſpèce dont ma probité même doit faire un ſecret.

WALTRINGS.

Ah ! c'eſt différent. Eh bien, que faut-il faire ?

MONTAGU, *ayant l'air de rêver.*

Ce qu'il faut faire ? (*Il prend une feuille de papier.*) Signer ſur ce papier.

WALTRINGS.

Signer ! mais il n'y a rien d'écrit.

MONTAGU.

C'eſt que je veux écrire moi-même la lettre.

WALTRINGS.

Toi-même la lettre ?

MONTAGU.

Vous ne devez pas, je crois...

WALTRINGS.

Ce n'eſt pas ce qui m'inquiète, je voudrais ſeulement ſçavoir....

MONTAGU.

Et c'eſt préciſément ce qu'il faut que vous ne ſçachiez pas.

WALTRINGS.

Allons, voyons ; ou faut-il.... (*Il signe.*)

MONTAGU.

Ici. (*D'un air empressé.*) Mille remercimens. Pardon.... De grace, souffrez un instant... Cela est très-pressé.

SCENE X.

WALTRINGS, ZULMIRE, FANNI, *ayant une boîte sous son bras, & introduites toutes deux par Dubois.*

WALTRINGS.

QUE diable veut-il faire de cette signature ? (*Appercevant Fanni.*) Ah ! ah ! C'est, c'est la chère voisine, la petite Fanni, ma petite Marchande de Dentelles. Charmante enfant, charmante. Chaque jour plus fraîche, plus adorable. Eh bien, ma belle, par quel hazard....

DUBOIS, *à Waltrings.*

Sçavez-vous où est Mylord Montagu ?

WALTRINGS.

Ravissante, en vérité ! Enfin, c'est, quand vous voudrez, au moins, que nous aurons ensemble une petite affaire de cœur. Je suis, comme vous le voyez, je suis fait pour les Belles, & les Belles aussi, sans me flatter, sont faites pour moi. D'abord

je nai pas mon pareil au monde pour mettre en valeur une beauté. Donnez-moi votre petit cœur, ma poulette, donnez-le moi, il eſt temps d'en faire quelque choſe. I a roſe, ainſi qu'un cœur, ſe moiſſonne au printems.

ZULMIRE.

Milord, vous vous oubliez. Eſt-ce un droit que notre malheur vous donne pour inſulter...

WALTRINGS.

Inſulter !.. à leur vertu, ſans doute ? Oh ! c'eſt clair. Elles me font rire. Elles ſont bonnes avec leur vertu. Allons, petit choux-choux, ne faites donc pas la méchante. Dites-moi... (*Il veut lui prendre la main.*) Eh bien ; mais voyez, voyez donc la petite tigreſſe ! Fi, fi, que c'eſt vilain d'être farouche comme ça.

ZULMIRE.

Reſpectez, je vous prie....

WALTRINGS.

Hem ! Qu'eſt-ce que c'eſt. Ne vous dérangez pas, la maman, cela ne vous regarde pas. Or, ma Reine, laiſſez donc, je vous en prie, la vertu de côté ; eſt-ce que vous croyez que j'ignore ce que c'eſt que la vertu ?

ZULMIRE, *à Dubois.*

Monſieur, faites venir Milord, ou nous allons nous retirer.

SCENE XI.

MONTAGU, WALTRINGS, ZULMIRE, FANNI, DUBOIS.

MONTAGU, *ſortant d'un pas précipité de ſon cabinet.*

HOLA, quelqu'un ; Dubois !

DUBOIS.

Me voilà, Mylord.

MONTAGU.

Portez cette Lettre chez le Miniſtre. Allez vîte, faites la plus grande diligence, & dites à mon neveu que ſon père eſt ici.

DUBOIS.

Voilà des Dames qui....

MONTAGU *ſalue profondément Fanni & Zulmire.*

Ah ! Meſdames, mille pardons.

ZULMIRE, *prenant la boëte.*

Mylord, voilà...

MONTAGU.

Laiſſez cela, Madame, je vous expliquerai dans l'inſtant...

WALTRINGS, *à Montagu.*

Ecoute donc. Puiſque ce n'eſt pas pour des dentelles que tu as fait venir ce joli minois, je ſuis ſans doute importun. Va, va, ſois en repos, je ſçais

comme il faut agir en pareil cas. Je suis plus raisonnable que tu ne pensés. Qu'en dis-tu ? Voilà de quoi exercer la Philosophie. Elle est, ma foi, elle est charmante. Si ce sont-là les livres de morale dont tu composes ta Bibliothèque, je t'en fais mon compliment. (*Il lui parle bas & regarde Fanni en riant.*) Ah ! coquin..... Adieu, bien du plaisir.

MONTAGU.

Mais, mon frère, écoutez.

WALTRINGS.

Non, te dis-je, non ; je n'ai jamais été un trouble fête. Tu serais bien sot si je restais. Là, je le prends par moi-même... Bien, bien du plaisir, te dis-je. (*A Fanni.*) Adieu, petit chat, adieu. (*Voulant l'embrasser.*) Un baiser.

MONTAGU, *vivement.*

Qu'osez-vous faire ? Respectez ces Dames, vous ne les connaissez pas.

WALTRINGS.

Je ne les connais pas ! Laisse, laisse donc, je les connais mieux que toi. C'est ma petite voisine, ma petite marchande de dentelles. Elle fait un peu la cruelle, je t'en avertis, moi. Adieu.

MONTAGU.

Il est essentiel, mon frère, que vous ne sortiez pas d'ici ; je veux vous faire souper avec quelqu'un dont la présence vous surprendra autant qu'elle vous sera agréable.

WALTRINGS.

Mais, mon cher, pense donc qu'il y a de quoi

me perdre. Les trois quarts des jolies femmes vont me bouder. Tiens, vois-tu, voilà encore quatre Lettres.

MONTAGU.

Non. Vous ne sortirez pas, je l'exige.

WALTRINGS.

Allons, allons, je t'en fais le sacrifice. Il faut au moins que j'écrive quelques excuses. Tu entends.

MONTAGU.

Passez dans mon cabinet, vous trouverez tout ce qu'il vous faudra.

SCENE XII.

MONTAGU, WALTRINGS, EMILE, ZULMIRE, FANNI.

EMILE, *à Waltrings.*

ON vient de me dire que vous étiez ici, mon cher papa, j'accours aussitôt....

WALTRINGS.

Bon jour, mon ami, bon jour. Attends, je suis à toi dans l'instant.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

MONTAGU, ZULMIRE, FANNI, EMILE.

FANNI.

MA mère ! Emile ! Que vais-je devenir ? Nous ſommes perdues.

EMILE.

Dis donc, mon ami... (*à part.*) Que vois-je ! Fanni ! Fanni ici ! Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

MONTAGU.

Ils ſe troublent.

EMILE, *à Montagu.*

C'eſt, c'eſt elle, mon ami, tu la vois, c'eſt elle-même. Quand je te diſais qu'elle était faite pour charmer. Ah ! dis-moi, ſi l'on voulait peindre la vertu, pourrait-on choiſir un plus beau modèle ?

MONTAGU.

Belle Fanni, vous connaiſſez Emile, je ſçais qu'il vous aime. Dites-moi, a-t-il eu le bonheur de vous plaire ?

FANNI, *avec timidité & en tremblant.*

Oui, Mylord, Emile a ſçu me plaire, mais je dois le fuir... jamais je ne puis être à lui. Ma mère.... ſortons.

EMILE, *du ton de la douleur.*

Me fuir ! Jamais à moi. Mon ami !

MONTAGU.

Que dites-vous, Fanni? Pourquoi ne peut-il eſpérer....

ZULMIRE.

Non, Mylord, tout s'oppoſe à leur bonheur. Il eſt, vous le ſçavez, des convenances auxquelles l'amour doit céder, & la naiſſance de Fanni...

MONTAGU.

Egale celle d'Emile....

ZULMIRE.

Comment!

MONTAGU.

Oui, Madame, je ſçais qui vous êtes, je connais vos malheurs, je ſuis inſtruit de tout.

ZULMIRE.

De tout! Ah! Mylord! ma chère Fanni!

EMILE.

Mon bon ami!

MONTAGU.

Emile aime Fanni, il en eſt aimé. Ils doivent être heureux.

EMILE.

Mon cher Montagu, tu me rends à la vie. Ma Fanni, Madame.... Soyez ma mère.

ZULMIRE.

Mais Fanni eſt pauvre.

MONTAGU.

Je ſuis riche, & vous permettrez que je répare l'injuſtice de la fortune.

ZULMIRE.

Homme généreux ! Que je ſuis ſenſible à vos bienfaits ; mais je ne puis les accepter, je ne puis diſpoſer de la main de ma fille, ſon père eſt vivant.

MONTAGU.

Je le ſçais, & je me charge d'obtenir ſon aveu.

ZULMIRE.

Nous ignorons le lieu de ſa retraite.

MONTAGU.

Nous ſçaurons le découvrir.

ZULMIRE.

Que dites-vous, Mylord, vous eſpérez...

MONTAGU.

Oui, Madame, je l'eſpère. Mes enfans, aimez-vous ſans inquiétude, je me charge de votre bonheur.

FANNI.

Mylord. Non, je ne puis... (*Serrant ſa mère dans ſes bras.*) ma mère !... La quitter !... Non, jamais... Je ſuis tout ce qui lui reſte.

ZULMIRE, *preſſant Fanni contre ſon ſe in.*

Ma chère enfant !... Sans elle, ſans ma Fanni, ah ! que me ſerait la vie ! C'eſt ma ſeule conſolation. Mon cœur a trop beſoin du ſien.

EMILE.

Ah ! vous ne le perdrez pas, vous aurez même un cœur de plus, le mien. Comme il vous chérira ! Vous ſerez ma mère ; nous ſerons vos enfans.

MONTAGU.

Non, vous ne ſerez point ſéparés. Dès ce moment, que cette maiſon ſoit la vôtre. Nous ne ferons tous ici qu'une ſeule famille, qu'un cœur. Vous, Fanni, Emile, Randall...

ZULMIRE.

Randall, mon époux! je le reverrais!

MONTAGU.

J'eſpère qu'avant peu...

FANNI.

Mon père! Ah! ma chère maman!

SCENE XIV.

MONTAGU, ZULMIRE, FANNI, EMILE, DUBOIS.

DUBOIS, *bas à Montagu.*

ON eſt venu.

MONTAGU.

Il ſuffit; un moment. Meſdames, de grace, paſſez dans cette ſalle. Je vous prie de m'y attendre, j'irai vous y rejoindre dans un inſtant. Et toi, mon Emile, vas faire compagnie à ces Dames, vas. (*à Dubois.*) Qu'on entre.

SCENE XV.

MONTAGU, *seul.*

QUEL moment ! que d'heureux ! Comme je vais l'être moi-même !

SCENE XVI.

MONTAGU, RANDALL.

RANDALL, *d'un air noble & fier.*

JE ne sais trop, Mylord, ce que signifie le Message que j'ai reçu de votre part. Un de vos Gens m'a dit de me rendre chez vous. Quoique je ne croie pas être connu de votre grace, je viens savoir....

MONTAGU.

Je ne vous connais pas, dites-vous ? Ah ! Randall, est-il un seul Anglais qui puisse ne vous pas connaître? En est il un seul qui ignore vos exploits? Plût à Dieu que la source de vos malheurs fut aussi connue ! Oui, c'est vous, vous-même que j'attendais avec impatience. Je desirais beaucoup voir un homme tel que vous, dont la disgrace ne fait à mes yeux qu'ajouter à la grandeur. J'ai bien des choses à vous dire ; mais avant tout, j'ose vous prier de m'instruire de ce qui a pu vous réduire à un état aussi déplorable.

RANDALL.

RANDALL.

La méchanceté, l'envie.... On m'a accusé de révolte & de trahison; on a dit que je m'enrichissais aux dépens de l'État, on m'a traîné dans les fers, tout mon bien a été confisqué, on m'a dépouillé de tout. Si je souffrais seul encore, il n'est rien qui m'arrachât un seul soupir.

MONTAGU.

Se peut-il que le Roi ?....

RANDALL.

Je ne blâme pas mon Roi, je le plains seulement de s'être laissé tromper par des rapports infidèles.

MONTAGU.

Vous, dans cet affreux état! Vous, à qui la Patrie doit une partie de sa gloire, vous, qu'elle eut dû combler de récompenses.

RANDALL.

Je la porte avec moi, ma récompense.... Elle est plus glorieuse mille fois que toutes celles qu'elle eut pu me donner : ce sont les blessures que j'ai reçues pour elle. Quand ma fermeté fléchit, je les regarde.... Et je suis consolé.

MONTAGU.

Mais la Patrie devait....

RANDALL.

Elle ne devait rien; quand je me suis exposé pour elle, je m'attendais à la trouver ingrate, je n'en espérais rien. J'ai mille fois sacrifié ma vie: cela est sans prix, cela ne peut se payer. On n'a

rien épargné pour me couvrir d'ignominie, on a voulu me faire rougir ; on ignorait qu'un front comme le mien n'eſt pas fait pour la honte. Je vous parais bien malheureux, mes ennemis le ſont plus que moi, il eſt des remords faits pour eux ; & moi, je ſuis tranquille.

MONTAGU.

Mais ne craignez-vous rien encore ?

RANDALL.

Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour me perdre ; mais ma vertu n'eſt pas en leur pouvoir. Ce que j'ai fait peut-être effacé de leur mémoire ; il ne ſera pas oublié de ma Patrie, encore moins des ennemis de ma Patrie. Et quand bien même il le ſerait ; je m'en ſouviens, moi, & cela me ſuffit.

MONTAGU.

Quelle ame ! quelle conſtance ! quel héroïſme ! Ah ! Randall.

SCENE XVII.

MONTAGU, RANDALL, WALTRINGS.

WALTRINGS.

VOILA, voilà qui eſt fait. Et cette perſonne, quand eſt-ce donc ?....

MONTAGU, *montrant Randall.*

Mon frère, je vous préſente le brave Randall.

WALTRINGS.

Ah ! mon Général, eſt-ce bien vous que je revois ! Vous ne me reconnaiſſez pas ? Regardez-moi bien. Vous ne vous ſouvenez plus de Mylord Waltrings à qui vous avez rendu des ſervices....

RANDALL.

Je ne me ſouviens que de ceux que je reçois, ceux que je rends je les oublie.

MONTAGU.

Vous voyez ce grand homme victime de l'envie.

WALTRINGS.

C'eſt vrai, on m'a dit cela. Ce ſont ſans doute des propos qu'on aura tenu. Mais, on n'aurait pas dû les croire. Si je connaiſſais ces monſtres-là, comme je vous les arrangerais ! Ce ſont des gueux à pendre. Et vous n'avez pas entrepris de faire voir leur impoſture ? Laiſſez faire, je m'en charge, moi ; oui, je vais tout employer, mon crédit, ma vie même s'il le faut, je veux rendre à la Patrie.... Mais c'eſt une injuſtice horrible, cela crie vengeance. Laiſſez, laiſſez-moi faire. Mais, que diable ! Vous n'aviez donc point d'amis ?

RANDALL.

Eh ! Mylord, les malheureux en ont-ils ?

MONTAGU.

J'ai ouï dire que vous aviez une épouſe & une fille, où ſont elles ?

RANDALL.

Hélas ! elles ſont ici, à Londres. Elles vivent

dans l'obscurité, elles partagent mon sort, leur travail les fait vivre.

MONTAGU.

Vous demeurez avec elles?

RANDALL.

Avec elles? Non, Mylord. Il me serait bien doux de les voir; mon épouse & ma fille dans mes bras me seraient une grande consolation; mais je n'ose, je leur serais à charge; elles ont à peine de quoi vivre, & j'immole, pour ainsi dire, mon existence à la leur.

SCENE XVIII & dernière.

LES PRÉCÉDENS, DUBOIS *apporte une lettre & la donne secrettement à Montagu.*

DUBOIS.

MYLORD, voilà....

MONTAGU.

Ah! (*à Randall.*) Daignez lire cela.

RANDALL, *hésitant.*

Mylord!....

MONTAGU.

Lisez, je vous prie.

RANDALL, *regardant l'adresse.*

Elle n'est pas pour moi. (*A Waltrings.*) Elle est à votre adresse.

WALTRINGS, *étonné, la prenant.*

Ah, ah. Voyons donc. (*Il lit.*)

« MYLORD,

» Vous demandez la grace de Randall ; un Héros » tel que lui n'en a plus beſoin, ſon innocence » eſt reconnue ; on a fait des recherches pour le » découvrir ; mais inutilement ; qu'il vienne, le » Roi s'empreſſera de rendre à la Patrie ſon plus » zelé défenſeur ; elle déſeſpérait de le revoir, & » c'eſt à vous qu'elle devra ce bienfait. »

C'eſt du Miniſtre. Je ne comprends pas.

RANDALL.

Oh ! mon bienfaiteur ! que ne vous dois-je pas ! Vous me rendez à la Patrie ; c'eſt me rendre à ce que j'ai de plus cher au monde.

MONTAGU, *à Waltrings.*

Mon frère, voilà l'emploi de la ſignature que vous m'avez confiée.

WALTRINGS, *tout ému, à Montagu.*

Ah ! cruel ! tu me fais goûter le plus doux plaiſir de la vie, avec le déſeſpoir de ne l'avoir pas mérité. (*A Randall.*) Non, Randall, non, ce n'eſt pas moi, je n'ai pas écrit la lettre, il m'a fait ſigner ſeulement ſans vouloir me rien dire ; c'eſt lui qui a tout fait, c'eſt lui.

RANDALL, *courant à Montagu.*

Quoi ! Mylord.

SCENE XXIX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS; EMILE, ZULMIRE, FANNY.

MONTAGU, *ouvrant la porte de la salle.*

VENEZ, Zulmire, venez Fanny.

ZULMIRE.

Mon époux!

FANNY.

Mon père!

RANDALL, *les serrant tous les deux dans ses bras.*

Chère épouse! chère enfant!

WALTRINGS.

Sa femme! sa fille! Ah! malheureux! Qu'ai-je fait?

RANDALL, *avec la chaleur de l'enthousiasme, & dans le délire de la reconnaissance.*

(*A Montagu.*) Homme adorable. (*A Zulmire & à Fanny.*) Voyez notre bienfaiteur; c'est Mylord, il vous rend à moi, il me rend à la Patrie, jettez-vous à ses pieds. Là, adorez-le, ce n'est pas un homme; non, non; c'est le Dieu de l'humanité.

MONTAGU, *voulant les relever, & comme hors de lui-même.*

Oh Ciel! que faites-vous! ô mes amis! Randall, que je sois le vôtre.

(*Zulmire & Fanny ſont aux pieds de Montagu, Randall appuye avec tranſport ſa tête contre ſon ſein, Waltrings en extaſe admire le tableau, & Emile, ravi de joie, court à Montagu, lui prend la main qu'il baiſe avec la plus vive tendreſſe.*)

EMILE, *à Montagu.*

Ah! mon ami, mon bon ami.

WALTRINGS, *à Montagu.*

Mon frère, ton triomphe eſt parfait; j'avais oublié que j'étais homme, tu m'as donné une ame pour le ſentir; tu m'as rendu digne de toi.

RANDALL, *à Montagu.*

Que ne vous dois-je pas? Que puis-je faire....

MONTAGU.

Le bonheur de ce jeune homme, c'eſt le fils de mon frère, il aime votre fille.

RANDALL.

Ils s'aiment! ah! Mylord, diſpoſez de leur ſort, il n'appartient qu'à vous de faire des heureux.

MONTAGU, *à Waltrings.*

Mon frère, conſentez-vous?

WALTRINGS.

Si j'y conſens! ah! mon ami, oui, ſûrement. Belle Fanny..... Madame!.... Pardonnez.... Vous me voyez confus! Comment réparer jamais.....

MONTAGU, *à Emile.*

Eh bien, mon Emile! (*le préſentant à Fanny.*) Qu'en dis-tu?

EMILE.

Ma belle Fanny ! (*Il lui baise la main.*)

RANDALL.

Ah ! Mylord, vous êtes un homme étonnant. J'ai été redouté des ennemis de ma Nation, vanté par mes compatriotes ; mais je donnerais tous mes lauriers, toutes mes victoires, pour vous ressembler, Mylord. Je n'ai été que la terreur & le fléau de l'humanité, & vous en êtes le conservateur & l'ami.

FIN.

Lu & approuvé. A Paris, ce 17 Juin 1785.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, ce 18 Juin 1785.

LE NOIR.